

XYZ. La revue de la nouvelle



Vingt-quatre heures dans la vie d'un immeuble

Lise Gauvin

Numéro 105, printemps 2011

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauvin, L. (2011). Vingt-quatre heures dans la vie d'un immeuble. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 13–17.

Vingt-quatre heures dans la vie d'un immeuble

Lise Gauvin

Huit heures

A PEINE quelques détails distinguent cet immeuble des autres avoisinants. Une façade légèrement plus large, des ouvertures ornées de moulures blanches, sans volets, lui donnent un air bourgeois dans une rue dont on remarque surtout l'aspect hétéroclite.

Quatre étages sont superposés, comptant chacun cinq fenêtres, d'une symétrie parfaite. Dans l'inclinaison du toit, des lucarnes placées à égale distance l'une de l'autre coiffent l'édifice d'une touche espiègle. Leur disposition, légèrement décalée par rapport au reste, n'en attire que mieux le regard. Il se dégage de l'ensemble une impression de grâce sans affectation, telle qu'on en éprouve parfois devant certaines constructions de style Renaissance.

Toutes les fenêtres sont closes, quelques-unes doublées à l'intérieur d'une toile opaque. D'autres laissent filtrer de pâles rayons tout juste échappés de la nuit.

C'est l'hiver et il fait froid.

Parfois une ombre se devine, écarte légèrement la toile, s'éclipse.

Une tête bouclée apparaît dans l'embrasement d'une fenêtre.

Une nouvelle journée commence.

Midi

La plupart des toiles sont levées.

Étage 1. Des gens vont et viennent, s'assoient devant leur pupitre, discutent avec leurs vis-à-vis, serrent des mains. Les mêmes personnes passent et repassent devant les fenêtres, de la première à la quatrième et de la quatrième à la première, comme s'il s'agissait d'un seul et même espace indifférencié. Au second plan, des silhouettes font une brève apparition

avant de s'asseoir sur des chaises alignées le long d'une cloison. Agence de voyages ? Centre d'information pour touristes ? Services financiers ? À constater l'écart entre la tenue vestimentaire de ceux qui bougent et l'apparence de ceux qui attendent, on croirait plutôt à une fondation caritative ou à un organisme gouvernemental occupé à tenir le registre des sans-emploi.

Étage 2, première fenêtre à partir de la gauche. Une tête d'homme, de profil, mastique les aliments qu'il porte à sa bouche. D'un geste lent, mesuré, méthodique. Vingt fois le même. La table doit être appuyée contre le mur juste en dessous de la fenêtre, car le visage est comme encadré par les montants qui en délimitent l'ouverture à gauche et au centre. Front haut, nez aquilin, joues émaciées. On dirait l'un des joueurs de cartes de Cézanne. Même stature imposante doublée de rigidité dans le maintien.

Étage 2, quatrième fenêtre à partir de la gauche. Une femme travaille devant un ordinateur. À tout moment elle s'interrompt, prend le combiné posé devant elle, engage une conversation qu'elle assortit de force gestes, puis retourne à son clavier. Cheveux coupés au carré, tenue impeccable : petit tailleur noir ajusté, chemisier à col ouvert. À la façon assurée dont elle accomplit chacun de ses mouvements, on devine une journaliste d'expérience, ou une chef d'entreprise dirigeant les opérations à distance.

Étage 3, première fenêtre à partir de la droite. Un buste d'enfant se penche au dehors. Sa nounou noire l'interpelle aussitôt, le gronde. Quelques minutes plus tard, deux bambins en colère se disputent un ballon. Celui-ci vole de l'un à l'autre jusqu'à ce que le plus petit le lance avec force par la fenêtre ouverte. Des cris s'ensuivent, qui alertent les voisins. Quelques visages étonnés se montrent au deuxième et au quatrième étage. L'un des enfants se met à pleurer. La nounou le berce en chantant. Le ballon n'est toujours pas là.

Étage 4, deuxième fenêtre à partir de la gauche. Un panier plein de linge trône sur la table placée à côté d'une planche à repasser. Le vent soulève un des draps, dont une extrémité

retombe négligemment sur le parquet. Contre le mur du fond se dresse une étagère aux cases larges et profondes, espacées d'à peine quatre ou cinq centimètres. La pièce semble inoccupée, bien que la fenêtre en soit largement ouverte.

Étage 5. Les lucarnes sont toujours silencieuses.

Seize heures

Étage 1. Même va-et-vient que précédemment.

Étage 2, première fenêtre à partir de la gauche. Aucun profil ne se laisse entrevoir. Seule la table est toujours visible : dessus, un verre de vin à demi rempli.

Étage 2, quatrième fenêtre à partir de la gauche. Toujours devant son ordinateur, la femme a déposé sa veste sur le dos de la chaise. Ses doigts pressent les touches du clavier à une vitesse prodigieuse. Parfois elle tourne la tête vers l'extérieur, s'octroyant quelques instants de répit.

Étage 3. Plus rien ne bouge. Les enfants seront allés jouer au parc ou auront accompagné leur nounou au marché. À moins qu'à la faveur d'une sieste plus longue que d'habitude ils en soient encore à rêver.

Étage 4. Une femme s'appuie sur le rebord de la fenêtre et regarde vers la rue. La pause est de courte durée. Après quelques minutes, elle retourne à son boulot, étale un drap blanc sur la planche posée à la hauteur de sa taille et, le fer à la main, répète inlassablement les gestes qu'on lui a appris.

Étage 5. Dans une des lucarnes, la silhouette d'un homme apparaît, assis de dos.

Vingt heures

Étage 1. Des gens passent et repassent devant les fenêtres. Beaucoup plus nombreux que ceux du matin. Les uns ont un verre à la main, les autres des sandwichs minuscules qu'ils avalent en parlant. Les femmes rivalisent d'élégance. Certains décolletés laissent voir des courbes parfaites. Les hommes ont remplacé la cravate par le tee-shirt ras du cou assorti d'une veste de même couleur. Les couples se font et se défont selon une chorégraphie complexe. Il est rare que deux personnes

causent plus de trois minutes ensemble. Ballet mondain où la mobilité est de rigueur, avec profits ou pertes assurés à la fin de la représentation.

Étage 2, première et quatrième fenêtre à partir de la gauche. Rien à signaler.

Étage 3. Quelqu'un s'approche de la fenêtre des enfants. La toile descend avec lenteur. C'est l'heure des contes récités par un adulte à la voix grave. Ogres, lutins et princesses rivalisent pour occuper la meilleure place dans les songes à venir. Les oursons écoutent sagement. Leurs petits maîtres retiennent leur souffle.

Les lampes s'éteignent sur des paupières déjà lourdes.

Étage 4. La femme prend un drap dans le panier, le plie, le repasse, puis le range dans l'étagère où plusieurs cases sont désormais occupées. Elle est debout, légèrement courbée vers l'avant.

Étage 5. Derrière la lucarne, presque à la hauteur du plafond, une chevelure brune se penche sur un cahier. Des boucles en désordre prêtent à cette tête une allure d'ange vagabond. À un certain moment, l'ange — ou son double — se lève pour ouvrir la fenêtre. On lui donnerait tout juste vingt ans, bien que de vastes cernes contrastent avec l'éclat des yeux et l'aspect mutin de la bouche. Il retourne aussitôt à son poste, un crayon à la main.

Minuit

Étage 2, première fenêtre à partir de la gauche. De larges épaules s'appuient contre la vitre.

Étage 4. La repasseuse est concentrée sur sa tâche. À terminer si possible avant l'aube. Le panier est presque vide. Les cases presque pleines. Elle est encore debout, de plus en plus courbée vers l'avant.

Étage 5. Le jeune homme ne semble pas ressentir le vent qui s'engouffre dans sa chambre et modifie sans cesse l'angle d'ouverture de la fenêtre.

Il écrit. Lève la tête un instant. Se penche de nouveau sur le cahier. Passe et repasse la main sur son front, comme pour

en effacer les pensées importunes. Les déposer sur la page. S'en débarrasser.

Pendant que la main droite répète son geste avec une fébrilité de plus en plus grande, la gauche, celle qui écrit, soudain s'arrête.

Une heure du matin

Presque toutes les fenêtres sont redevenues opaques.

Les lampadaires de la rue montent la garde.

Étage 2, deuxième fenêtre à partir de la gauche. L'homme au profil allongé détache la ceinture de son pantalon. La laisse tomber. Ouvre une armoire. Y prend un vêtement qu'il dépose sur le lit au fond de la pièce. Enlève sa chemise. Une lampe discrète a remplacé l'éclairage du plafonnier. Dans la pénombre, on distingue un corps svelte, bientôt vêtu d'un pyjama de couleur foncée. Les gestes sont lents et précis. L'homme s'assoit sur le lit, comme s'il attendait quelque chose ou quelqu'un. Après quelques minutes, il éteint.

Rien ni personne n'est venu.